

## Entretien de THERESE POULAIN

Numéro de l'entretien :	12a
Entretien réalisé le :	25/11/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 12_Poulain_T_a_enregistrement »
Lieu :	Domicile de Thérèse Poulain, Quarré-les-Tombes (89)
Durée de l'entretien :	01h21mn23s
Poids du fichier (.wav) :	821 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : TP

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez-vous présenter s'il-vous plait ?

[>TP]: Je suis Thérèse Poulain. J'ai 87 ans. J'étais autrefois archéozoologue, mais j'ai pris ma retraite à 65 ans. Ça fait donc très longtemps. Je continue toujours à m'intéresser à ces choses-là. Une fois, de temps en temps, je reçois une petite boîte d'os. J'en reçois toujours ; moins maintenant parce que les années passent.

[>QUESTION]: Est-ce que vous étiez intéressée jeune par l'archéologie ?

[>TP]: Oui, oui, même enfant. Avec mon frère, on ramassait tout ce qu'on trouvait, dans les champs, dans les bois autour de la maison de mes grands-parents qui étaient dans l'Oise. C'est une maison que mes parents ont eue ensuite et dans laquelle une de mes sœurs habite maintenant. Et puis, il y avait les ruines d'un vieux château. On montait sur la colline et on allait y fouiner. C'était un château du IX<sup>e</sup> siècle et quand j'étais petite, il restait encore des pans de murs et la cheminée. On la voyait très bien. Maintenant — j'y suis retournée il y a cinq ans à peu près avec mon frère — on ne voit plus rien, juste quelques pierres écroulées. C'est tout. Ça a disparu. Château-Thierry. On aimait bien monter là.

[>QUESTION]: Vous aviez quel âge ?

[>TP]: J'y étais toute petite. Quand on avait entre 10 et 13 ans, on se promenait. Mon frère avait trois ans de plus que moi.

[>QUESTION]: Et la Préhistoire à ce moment-là, ça vous intéressait ?

[>TP]: À l'époque, on connaissait surtout ce château. Après, dès que j'ai connu un peu la Préhistoire, j'ai lu des livres. Mes parents m'en ont acheté. Mon frère m'a fait cadeau de plusieurs livres également.

[>QUESTION]: Adolescente ?

[>TP]: Oui, je devais avoir 15, 16 ans.

[>TP]: Et un jour, j'ai découvert qu'au Musée de l'Homme, il y avait un Centre qui s'occupait justement de Préhistoire. J'y ai été comme ça, simplement en visite, pour écouter des conférences. J'y ai connu Monsieur Leroi-Gourhan qui m'a parlé des fouilles d'Arcy. J'y suis donc parti et j'ai fouillé de 1957 jusqu'en 1963, quand on a fermé.

[>QUESTION]: Vous vous souvenez de la façon dont vous avez entendu parler du Musée de l'Homme ?

[>TP]: On a dû y aller parce qu'avec mon frère, on aimait bien tout ça. En allant visiter, on a dû se rendre compte qu'il y avait quelque chose auquel on pouvait assister, des conférences et d'autres choses encore. J'y étais d'abord en auditeur libre. Quand j'ai fait la licence, j'ai ensuite pu passer le Certificat d'Ethnologie.

[>QUESTION]: Dans quelles conditions avez-vous rencontré Leroi-Gourhan ?

[>TP]: J'étais au Musée de l'Homme et c'était un professeur d'abord. Il nous a parlé des fouilles d'Arcy. Il recrutait à l'époque des gens pour y aller. Et moi ça m'a intéressé beaucoup. La première fois, j'y suis allée juste à Pâques, en 1951, juste une semaine. Il gelait et je suis revenue avec des engelures. J'en ai un bon souvenir ! Et puis, au mois de juillet, il y avait un camp qui durait tout l'été et, cette fois-là, j'y suis retournée beaucoup plus longtemps.

[>QUESTION]: À Pâques, c'était votre premier chantier ?

[>TP]: C'était la première fois que je fouillais.

[>QUESTION]: Vous en gardez quel souvenir de cette première fois ?

[>TP]: Un très bon souvenir, très bon, malgré les engelures.

[>QUESTION]: Oui, le froid...

[>TP]: Tant pis, on se couvre et puis c'est tout. Le problème, c'est que je n'avais pas de tente. Quand je suis allé à Arcy, j'avais seulement acheté un sac de couchage. Je couchais donc derrière, dans la Grotte du Trilobite, en rentrant un petit peu dans le boyau qui est au fond. J'étais un peu à l'abri du froid.

[>QUESTION]: Pendant une semaine, vous avez couché là ?

[>TP]: Oui, j'ai couché là. Et puis, au mois de juillet, je n'avais toujours pas de tente. Je dormais donc sur un tronc d'arbre pour m'isoler du sol, jusqu'au jour où Monsieur Leroi-Gourhan qui, le matin, allait souvent à la pêche — il pêchait des poissons qu'on mangeait au petit-déjeuner ou au déjeuner — m'a trouvé là et m'a dit : « Pourquoi vous êtes là ? Vous n'avez pas de tente ? » Je lui ai dit que je n'en avais pas et il m'a répondu qu'il y en avait une grande qui était faite pour ça, pour ceux qui n'en avaient pas. Je savais déjà qu'il y avait une grande tente, mais quand j'avais voulu y aller, les deux filles qui y étaient se la partageaient et n'avaient pas envie d'une troisième. Lui est allé les trouver naturellement et j'ai eu ma place dans la tente. L'année d'après, j'en ai acheté une. J'ai eu la mienne. Là, j'étais tranquille. Il faisait beau, mais s'il pleuvait, c'était moins agréable.

[>QUESTION]: Et à Pâques, vous vous souvenez de la zone dans laquelle vous avez travaillé ?

[>TP]: J'ai travaillé dans la Grotte de l'Hyène. J'ai commencé dans les sables. Il y avait plusieurs niveaux archéologiques sous lesquels il y avait deux mètres à peu près de sable. Il n'y avait rien. On trouvait éventuellement un bout de silex ou un morceau de renne. J'ai travaillé quinze jours dans le sable sans rien trouver.

[>QUESTION]: Vous étiez déçue ?

[>TP]: Je ne peux pas vraiment dire. C'est comme ça les fouilles. Il y a du bon et du mauvais. Je n'ai rien trouvé du tout, mais rien de rien.

[>QUESTION]: Vous étiez toute seule dans cette zone ?

[>TP]: J'étais toute seule. Il y en avait d'autres qui fouillaient dans la grotte ou en dehors. Il y avait d'autres gens.

[>QUESTION]: Vous vous souvenez avoir sympathisé dès la première année avec d'autres ?

[>TP]: Oui, oui, j'ai eu tout de suite des camarades là-bas, que j'ai retrouvés les années d'après. Il y avait Henri de Contenson. Par la suite, j'ai d'ailleurs connu sa femme, car il s'est marié avec une fille qui est venue — Marie-Laure (de Contenson-Hallopeau) —, mais plusieurs années après. Il y avait aussi une autre fille, mais pas très agréable. Il vaut mieux ne pas dire son nom. Elle ne partageait pas beaucoup avec les autres, même si très vite, ça a été.

Et au Musée de l'Homme, je les ai retrouvés parce qu'on pouvait venir. J'y étais aussi parce que je connaissais, Henri Lhote, l'explorateur, par une camarade. Au début, j'aidais à visionner des photos, à

classer des trucs. Et après, j'ai été avec le Patron, jusqu'à la fin des fouilles à Arcy.

[>QUESTION]: Est-ce qu'il restait avec vous pour fouiller ?

[>TP]: Oui, oui, il fouillait. Alors, à Arcy, il y avait deux chantiers importants. C'était la Grotte de l'Hyène — fouille en grotte — et la Grotte du Renne — fouille extérieure. Il fouillait un peu dans les deux grottes. Il partageait. Et après, on en a découvert d'autres qui étaient annexes de la Grotte du Renne, la Grotte du Bison entre autres.

[>TP]: Et j'ai aussi connu à Arcy celui qui est devenu mon mari, Pierre Poulain. Il était conservateur du Musée d'Avallon.

[>QUESTION]: Dès Pâques, il était là ?

[>TP]: Oui, il était là, mais je n'osais pas trop me montrer parce que pour moi, c'était le conservateur d'un musée. C'était quelqu'un d'important.

[>QUESTION]: Pour ne pas qu'il y ait de ragots ?

[>TP]: Oui, c'est ça. Et puis très vite, on s'est aperçu que l'on se plaisait mutuellement.

[>QUESTION]: À quelle heure s'arrêtait la journée ?

[>TP]: 17h30 en général. Le matin, on se levait vers 7h00, avec le petit-déjeuner. Chacun allait ensuite fouiller dans sa grotte — ou faire autre chose d'ailleurs parce qu'il y avait aussi le tour de cuisine. Tous les jours, il y avait un roulement. Après, je m'en suis occupé avec Pierre. On faisait le roulement, c'est-à-dire le tableau. Quand les gens arrivaient, on les notait.

[>QUESTION]: Et des gens étaient préposés aux courses ? Comment ça se passait ?

[>TP]: Non, chacun son tour. On allait à Arcy au village. On avait un compte chez le boucher et un compte chez l'épicier. C'était mon mari qui supervisait l'intendance et qui allait régulièrement payer. On payait notre séjour selon nos possibilités. Ce n'était pas gratuit. Si certains n'avaient rien — comme les étudiants qui n'avaient pas de ressources — ils payaient peu, et si une famille pouvait payer un peu plus, elle payait un peu plus.

[>QUESTION]: C'était à l'amiable ?

[>TP]: Voilà. On en discutait avec ceux qui s'en occupaient. Il y en a qui ne payaient pas du tout.

On avait un camarade qui ne pouvait pas. Il sortait des camps de la mort d'où il avait survécu péniblement en Pologne. Il n'avait rien. Il rentrait tout juste et il n'avait que les vêtements qu'il avait sur le dos. Il n'avait rien. Bon, lui ne pouvait pas payer et on se débrouillait pour l'aider.

[>QUESTION]: Est-ce que vous vous souvenez de son nom ?

[>TP]: Zemsch, quelque chose comme ça.

[>QUESTION]: Il racontait son histoire aux autres fouilleurs ?

[>TP]: Oui, oui. Alors, il y a des choses dont je ne peux pas trop parler, mais une année, on a eu une Allemande qui est venue. Elle, elle faisait de la propagande nazie. On était juste après la guerre. On a commencé les camps en 1949. La guerre était donc finie depuis peu de temps. Et le jour où le Patron s'est aperçu de la propagande, il lui a dit gentiment de... dégager ! Surtout que l'on avait parmi nous des gens qui

revenaient de camps de concentration. Il y avait lui, ce fameux Zemsch, mais il y en avait d'autres. Il y en avait plusieurs qui avaient été dans les camps de concentration.

[>QUESTION]: Et propagande sous quelle forme ?

[>TP]: Des petits papiers pour la gloire des nazis.

[>QUESTION]: Il y a eu des échanges à ce propos, des tensions ?

[>TP]: Il y a eu de la tension parce que les gens n'étaient pas contents. Et puis parmi nous, plusieurs sortaient de camps de déportés. Il y avait des maquisards aussi, notamment un qui avait été dans le maquis du Vercors. Il avalait de travers ces histoires-là. Je comprends ça. C'était une période où c'était encore très sensible.

[>QUESTION]: Mais vous avez idée des raisons qui poussent un survivant des camps à venir fouiller sur un site archéologique juste après la guerre ?

[>TP]: Je ne sais pas. Pour l'Allemande, ça a été le seul cas vraiment.

[>QUESTION]: Est-ce que ce passé récent que vous aviez tous en commun rentrait dans les discussions ?

[>TP]: Très, très peu. On parlait très peu de tout ça. Il fallait un cas comme l'Allemande pour obliger à parler un peu plus, mais sinon on n'en parlait pas. On savait. Une autre camarade qui sortait d'un camp de déportés, la nuit, se réveillait en hurlant. Elle revoyait tout ce qui s'était passé et il y avait son mari qui était là, qui la calmait. Il avait mis la tente un peu à l'écart du camp pour ne pas déranger, mais on entendait quand même. C'était le cas extrême pour elle. Les autres, c'était plus calme.

[>QUESTION]: Et Leroi-Gourhan savait tout ça ?

[>TP]: Oui.

[>QUESTION]: Est-ce qu'avec les années, le profil des fouilleurs a changé ?

[>TP]: Je pense que ça a changé. Il y a eu beaucoup plus de jeunes, vraiment jeunes. Nous, on était plutôt dans les 20, 22, 24 ans ou plus même. Mon mari avait huit ans de plus que moi. Quand j'avais 20 ans, il en avait déjà 28. Il avait 34 ans lorsqu'on s'est mariés. Plus tard, on en avait beaucoup qui avaient 17,18 ans. On en a eu une de 17 ans. C'était la plus jeune, une fille supérieurement intelligente. Elle était en avance sur tout le monde et, malheureusement, elle s'est tuée en voiture quelques années après. Elle roulait un peu trop vite sur une route qui glissait.

[>QUESTION]: Et le temps passant après la Deuxième Guerre, est-ce que ça a joué sur l'ambiance générale ?

[>TP]: Oh oui, c'était différent. Moi, j'avais déjà été bombardée trois fois pendant la guerre. J'habitais la banlieue, à Asnières-sur-Seine. Tout près des usines de Colombes, Courbevoie et tout ça. À vol d'oiseau, c'était à 300 mètres de chez nous. Et quand ça a bombardé, on était dedans. On a eu une énorme chance, sans ça je ne serai pas là. Le chapelet de bombes qui est tombé autour de nous n'a pas éclaté. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais il y eut ce chapelet de bombes. Il y a eu des dégâts directs, mais pas de dégâts indirects. Une fois le bombardement fini, on se retrouvait vivant. Ça a été un coup de pot. Le bon coup de pot. Par contre, j'ai eu deux camarades qui ont été tués dans le pays voisin. Un autre bombardement, mais là, les bombes ont éclaté malheureusement. Toujours autour, près de la Garenne.

[>QUESTION]: Vous avez fait une première campagne, puis une deuxième en juillet. Combien de temps y êtes-vous restée ?

[>TP]: Moi, j'y étais un mois. Ça durait deux mois, mais on pouvait venir une semaine, quinze jours ou rester deux mois. Par la suite d'ailleurs, j'y suis restée deux mois.

[>QUESTION]: Vous êtes donc revenue chaque année ?

[>TP]: Oui, je suis revenue chaque année. Il y a eu encore un ou deux camps de Pâques et après, c'était uniquement l'été. On se retrouvait, à peu près les mêmes plus des nouveaux. La base était toujours la même.

[>QUESTION]: Dans la base, vous citeriez qui par exemple ?

[>TP]: Il y a eu mon mari bien sûr ; Henri de Contenson qui a été dans les premiers ; cette Marie-Laure Hallopeau — qui n'est venue que trois ou quatre ans ; moi qui suis restée jusqu'au bout ; un professeur de lycée à Auxerre — Raymond Kapps — qui nous a amené des élèves. À ce moment-là, on a eu des gamins de 14, 15, 16 ans ou plus, dont François Poplin. Quand François Poplin est venu, il avait 14 ans. Il faisait 1m90 et avait encore une voix de gamin. C'était rigolo.

[>QUESTION]: Et Kapps enseignait quelle matière ?

[>TP]: Lettres, latin ou quelque chose comme ça il me semble bien.

Et j'ai fouillé avec lui à Auxerre parce qu'en faisant des travaux, ils sont tombés sur des tombes mérovingiennes. À ce moment-là, il a demandé à tous ceux qu'il connaissait. J'ai donc été fouiller des tombes mérovingiennes à Auxerre. J'ai fouillé dans un tas d'endroits, dans la région d'Amiens, dans la vallée de la Somme et puis dans le Périgord. Les fouilles des demoiselles avec notamment Mademoiselle de Saint Maturin. Qui est-ce qu'il y avait encore ? Une autre dont je ne sais plus le nom et qui était la fille d'un archéologue du Périgord. Elles avaient une amie belge qui venait. J'ai fouillé avec elles et c'était formidable. Elles étaient rigolotes au possible. Trois vieilles demoiselles qui avaient vingt ans de plus que moi, mais qui étaient très drôles.

[>QUESTION]: Qu'est-ce qui fait que vous êtes revenue à Arcy et pas sur les autres chantiers ?

[>TP]: D'abord parce que Arcy était plus proche pour moi qui habitais la banlieue parisienne. Et puis après je me suis mariée. C'était donc vraiment tout à côté. On avait un logement de fonction à Avallon, mais la fonction cessant, le logement cessait. On le savait à l'avance. On avait donc cherché une maison dans le coin et on a acheté ici deux ou trois ans avant le déménagement pour avoir le temps de commencer à apporter les affaires. D'Avallon, on est à 20 km et d'Arcy, vingt de plus. Le Patron, lui, avait acheté une maison à Vermenton.

[>QUESTION]: Vous alliez vous visiter mutuellement ?

[>TP]: On allait le voir oui.

[>TP]: Quand il n'y a plus eu les fouilles d'Arcy, il y a eu celles de Pincevent. On y est allés une année, mais Pincevent n'était pas tout à côté. Lui, conservateur du musée, on pouvait difficilement s'en aller plusieurs jours l'été. On s'absentait et il y avait du personnel qui remplaçait. C'était des gens gentils, mais s'il y avait vraiment eu quelque chose...

[>QUESTION]: Est-ce que c'est votre mari qui, à l'époque, était plus enclin à participer durablement

aux fouilles ? Qui était le plus mordu ?

[>TP]: Je crois qu'on l'était tous les deux. Il fouillait dans le Renne qui était une grotte extérieure. Enfin, ce n'était pas une grotte, mais une fouille extérieure, probablement grotte au début, mais dont le plafond s'était affaissé puisqu'on en retrouvait des gros morceaux dans certains niveaux. Il y avait eu une période, à la fin de l'Aurignacien, où il y avait eu certainement des gros tremblements de terre. On retrouvait de grands bouts de plafonds, des dalles à peu près de la taille de la pièce.

Juste après la guerre, en 1946 probablement, Leroi-Gourhan était venu voir dans la région parce qu'il cherchait une fouille pas trop loin de Paris. Il avait lu les travaux de l'abbé Parat qui avait beaucoup fouillé dans la région. Il savait qu'il y avait peut-être encore quelque chose à voir dans le coin alors il était venu prospecter un peu. C'est pour ça qu'il a fait ses premières fouilles à Arcy en se disant : « On va bien voir ce que ça donne ». Ils avaient fouillé à la Grotte du Renne, c'est-à-dire le chantier extérieur. Et puis, il avait lu que l'abbé Parat avait fouillé la Grotte de l'Hyène, mais qu'il s'était arrêté au bout de douze ou treize mètres de l'entrée. Il s'est arrêté parce que le plafond penchait. Quand on y est allés, on cherchait partout s'il n'y avait pas un moyen de passer. On a fini par trouver un passage sur le côté qui contournait une dalle. En fait, c'était une énorme dalle de plafond qui s'était effondrée à l'époque préhistorique probablement. On a tourné autour et on a vu que l'on pouvait continuer derrière. Alors, moi je fouillais dans la partie en avant, et des camarades fouillaient de l'autre côté de la dalle. On a remarqué qu'à partir de l'arrière de la Grotte de l'Hyène, on pouvait gagner la Grotte du Trilobite qui nous servait de salle à manger. Il y avait un passage, mais assez loin derrière.

Et en arrière de la Grotte du Trilobite et de la Grotte du Renne, il y avait ce qu'on appelé la Galerie Schoepflin, parce que c'est un camarade, Jean-Pierre Schoepflin qui l'a trouvé. Ce garçon avait des peines de cœur à l'époque et il se mettait dans son petit trou, de son côté. Un jour qu'il continuait à fouiller son petit trou, il est arrivé dans une zone vide où l'on pouvait circuler, même à quatre pattes. Debout, il ne fallait pas être trop grand. Il a cherché en suivant comme il a pu. Il a débouché dans cette grande galerie — qu'on a appelé Galerie Schoepflin en son honneur. Quand on y arrivait, toute la partie droite de la Galerie était couverte d'ossements, mais alors, il y en avait partout ! Ça avait certainement été un habitat à l'époque préhistorique, à l'abri du froid et des mauvaises conditions de l'époque. Et puis des bêtes aussi parce qu'il faut penser qu'il y avait des bêtes féroces, des ours, des lions des cavernes. Les gens y avaient vécu et quand ils mangeaient, ils jetaient derrière eux leurs ossements, leurs débris. Schoepflin est revenu vers nous en disant au Patron : « Faut venir voir ! C'est couvert d'os ! » Il était stupéfait. Le Patron y est allé en premier et puis après, nous y sommes allés aussi.

[>QUESTION]: Et au niveau de l'accès ?

[>TP]: Il fallait déjà rentrer derrière la Grotte du Renne, c'est-à-dire passer dans cette partie où il n'y avait pas de difficultés. On y passait bien, mais seulement après avoir rampé dans un boyau pour déboucher dans la galerie. Avec ma taille, on pouvait être debout au milieu de la Galerie.

[>QUESTION]: Et il y avait de l'appréhension de la part de certains à cause du boyau ?

[>TP]: Certains n'y allaient pas. J'en ai connu plusieurs, dont un Canadien qui était très gentil qui y est allé. Je l'avais emmené. Souvent, j'en emmenais, car moi, ça ne me gênait pas du tout d'y aller.

[>QUESTION]: En journée, comme ça ?

[>TP]: Oui, jour ou nuit, puisqu'on ne voyait rien n'importe comment ! Ça n'avait pas d'importance !

Comme ça ne me gênait pas, je l'avais emmené un jour. Après le petit trou et le boyau, j'ai oublié de dire qu'il y avait une zone très plate. C'était large. Il y avait de la place à droite et à gauche ! Seulement, il y avait juste la hauteur de quelqu'un à plat ventre et ça se finissait par une chatière. Enfin, ça, ce n'était rien du tout. Certains n'arrivaient pas à passer sous le plafond très bas. Quand ils arrivaient à la chatière, ils disaient : « Non ! » On leur répondait : « Mais c'est rien ! Derrière il y a de la place ! » C'était vrai, car derrière, il y avait le plafond très haut, mais il y en a qui ne pouvaient pas.

[>QUESTION]: Donc, marche arrière...

[>TP]: Oui, demi-tour. Dans la partie large oui, on pouvait. C'était plat, mais large.

[>QUESTION]: Et ce fameux Canadien ?

[>TP]: Oui, lui, on l'avait ramené dehors rapidement parce qu'il paniquait complètement. Il a fallu l'aider à sortir. J'avais d'autres camarades qui étaient là. On l'avait tiré, poussé ! Lui, il savait que ce n'était pas son truc.

[>QUESTION]: Est-ce qu'il y avait des sorties spéléologiques qui étaient organisées ?

[>TP]: Oui, dans la Grotte des Fées entre autres. Dans la Grotte des Fées, il y a un niveau à peu près au niveau du sol, mais il y a aussi un niveau inférieur et une partie partiellement dans l'eau. La Cure passe dedans.

[>QUESTION]: Et comment s'organisaient les sorties ?

[>TP]: Comme ça. Un jour : « Tiens, si on allait voir ça ». Il y avait les Grottes de Saint Moré par exemple. On y a fait bien des sorties. Elles étaient sèches puisqu'elles sont en hauteur. On sortait le soir souvent.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez connu cette triste anecdote concernant des gens restés coincés ?

[>TP]: Oui, oui, on y était. Il fallait savoir que, tous les ans, le 14 août pour le 15 août, les barrages lâchaient de l'eau. C'était normal et nous, on était au courant. On le savait parce que quand on sortait des cailloux ou des os, on les passait au tamis pour les laver et, plusieurs fois, nos tamis étaient partis au fil de l'eau. Il avait fallu que certains nagent ou prennent une des barques pour aller les chercher parce qu'ils s'en allaient. On le savait, mais ceux qui sont rentrés dans la grotte ne le savaient pas. C'était des enfants de gens de la région qui ne s'étaient pas renseignés suffisamment. Ils avaient 18, 20 ans, pas plus. S'ils avaient demandé aux gens du coin, ils auraient su, mais ils n'ont pas demandé aux parents ni rien. Ils sont venus. Ils étaient trois. Deux sont entrés dans la grotte. Le troisième a eu peur et heureusement pour lui il n'est pas rentré. Le lendemain matin, avec mon mari, on se promenait le long de la Cure (on n'était pas encore mariés à l'époque). On a vu arriver deux messieurs pas très jeunes qui nous ont dit être les parents d'untel et untel. Ils ont dit les noms, mais je ne m'en souviens plus et nous ont demandé : « Est-ce que vous les avez vus ? » – « Non, on ne les a pas vus ». Bon. « Ils avaient l'intention de rentrer dans les grottes ». On leur a dit qu'on pouvait aussi rentrer de l'autre côté de la colline, à la perte de la Cure. « On peut entrer par-là » – « Ah bon ! » On est donc parti avec eux et on a vu les motos des deux gars, cachées tant bien que mal dans les fourrés. Si les motos étaient là, c'est qu'ils étaient donc toujours à l'intérieur. Mais le niveau avait monté. Ça a été toute une histoire : prévenir les barrages pour qu'ils retiennent une partie de l'eau plus bas et une autre plus haut pour assécher au maximum. Tout y est passé. Les soldats de Moneto



sont aussi venus aider. Il y avait à l'époque un camp militaire à Moneto et des soldats étaient là. Tout le monde s'y est donc mis. Et puis quand le niveau de l'eau a baissé, ceux qui étaient aptes à le faire — mon mari et d'autres — y sont allés. Il fallait entrer par une espèce de trou, remonter une poche d'air et replonger à nouveau. Là, il y avait quelques mètres à faire en nage. Normalement, le niveau de l'eau laissait un peu d'air pour pouvoir nager une dizaine de mètres de plus tout en pouvant respirer, mais comme c'était bloqué avec le lâché d'eau, il n'y avait plus d'air. On les a retrouvés un peu plus loin dans le boyau, noyés. Ils ont certainement essayé de ressortir, mais il aurait fallu qu'ils aillent beaucoup plus loin. Ils n'avaient tout simplement pas la possibilité de retenir leur respiration pour y aller. Il a fallu les sortir, prévenir tout le monde, la famille, etc.

Et puis, deux ans ont passé. Avec Pierre, on était partis — et mariés à ce moment-là — pour aller voir un collègue sur la vallée de la Cure, de l'autre côté. On rentre à Arcy et on se dit : « Mais qu'est-ce qu'il se passe ? » On revoit les gendarmes, les militaires, exactement comme deux ans auparavant. On se dit : « Non ! Quand même ». On arrive au camp. Il y avait ce garçon qu'on connaissait et dont le frère s'était noyé la première fois. Il nous dit : « Il y en a qui ont refait la même chose ». Heureusement, ils avaient entendu parler de l'histoire du lâché d'eau et ils étaient montés au-dessus. Ils attendaient que quelqu'un vienne les chercher, mais ils ne se sont pas noyés. Heureusement que le garçon était là parce qu'il leur disait : « Non, ne bougez pas. Ils vont venir ! Ne vous inquiétez pas ! » Si ça ne s'était pas passé comme ça, ils se noyaient. Il y avait donc celui qui ne s'était pas noyé la première fois et puis un autre. On a recommencé le même système, bloqué les barrages, bloquer d'un côté et libérer de l'autre, les soldats, etc. Plus tard, ils ont mis des grilles à l'entrée et à la sortie. On pouvait effectivement rentrer par deux bouts. Et maintenant il y a donc des grilles fermées, scellées. L'eau passe, mais les gens non. Au 15 août, il y a toujours le lâché d'eau. Deux fois, ça suffisait, vraiment. Ce n'était pas la peine de recommencer. Enfin, la deuxième fois, il n'y a pas eu de mort, mais la première, il y en a eu deux. Des jeunes...

[>QUESTION]: Je vais revenir sur des choses un peu moins tragiques puisqu'il y a une question que je ne vous ai pas posée. On m'a rapporté que votre mari bricolait à Arcy. De quoi s'agissait-il ?

[>TP]: Oui. On avait surtout un camarade qui bricolait, Bernard Eden. Il venait de Caen et créait du matériel. Alors lui, c'était formidable. Ses idées étaient excellentes, mais la réalisation était quelques fois plus difficile. Il avait fait un jour ce qu'on avait appelé l'édenographe, c'est-à-dire un système pour prendre à la verticale les photos des carrés que l'on fouillait. On pouvait le déplacer et prendre un peu plus loin. C'était très bien sauf que c'était soit au ras du sol, soit à la hauteur du front. On se prenait donc soit les pieds dedans, soit on s'étalait et on s'assommait. Ça a été utilisé quand même, mais on faisait attention sinon, ça finissait de travers.

Il y a quelques années, j'ai redonné tous mes clichés à ceux qui s'occupaient d'Arcy. Pierre faisait beaucoup de photos.

[>QUESTION]: À Michel Girard ?

[>TP]: Oui, c'est ça. Michel est un cousin en plus. Un cousin de mon mari. Un petit-cousin.

Un jour, on était à Arcy et le Patron demande : « Qu'est-ce que vous faites demain, dimanche ? ». Certains fouillaient le dimanche et on allait souvent se promener. Pierre répond : « Avec Thérèse, on va voir ma grand-mère » — « Ah bon ! Où est-ce qu'elle est ta grand-mère ? » — « À Champs-sur-Yonne » — « Ah bon, très bien. » Michel Girard nous dit alors : « Moi, je suis de Champs. Qui c'est ta grand-mère ? » — « Madame Petit ». Bon. Et puis c'est tout. Le lundi matin, nous arrivons et Michel vient vers nous en disant :

« Bonjour mon cousin. Bonjour ma cousine ». On le regarde et il ajoute : « Oui, j'ai parlé à maman ce dimanche. Nous sommes cousins ». À deux, trois générations bien sûr. Ça remontait aux arrières grands-parents peut-être, mais c'était amusant. Pierre et Michel étaient donc petits cousins. On se voit tous les ans, en général, au mois de septembre. Il vient faire un tour à Champs où il a encore la maison de ses parents. Quand il vient, il nous fait signe. Il vient ici, on va là-bas ou on se retrouve autre part.

[>QUESTION]: C'est amusant en effet. Vous disiez qu'il y avait l'édenographe. Est-ce que vous vous souvenez d'autres bricolages ?

[>TP]: Eden avait de bonnes idées. Il aurait peut-être fallu qu'il ait quelqu'un de plus scientifique pour réaliser.

[>QUESTION]: Et votre mari ne s'occupait pas des réalisations ?

[>TP]: Lui, c'était plutôt pour faire des choses pratiques, mais directes. Il ne créait pas de grandes machines.

[>QUESTION]: Et ce système de rails ?

[>TP]: Oui, mais ça, c'était avec le Patron. On avait notre petit système qui entrainait dans la Grotte de l'Hyène. On ressortait tout ça. On tirait à la main bien sûr. Pour porter la terre, c'était plus facile que quand on avait un panier au bout du bras.

[>QUESTION]: C'était des paniers ?

[>TP]: Il y avait des seaux, des paniers, des espèces de sacs à poignées faits en vieux pneus, etc.

[>QUESTION]: Et au niveau des outils ?

[>TP]: Des grattoirs et puis des outils de chirurgien parce qu'on avait l'un de nos membres qui était chirurgien. Il nous ramenait des vieux outils de chirurgien, surtout des écarteurs, pour écarter la viande quand on opère. Alors ça, c'est bien parce que c'était arrondi et ça n'abimait pas. On pouvait donc gratter plus minutieusement qu'avec des trucs pointus qui risquaient de casser et d'abimer. On avait des truelles, la balayette pour nettoyer, etc. Tout y passait.

[>QUESTION]: En quoi diriez-vous qu'Arcy, si c'est le cas, était un chantier différent des autres ?

[>TP]: Ça a été le premier chantier et on y a fait des expériences. Il y a des choses qui ont bien marché et d'autres non. Le matériel, c'est pareil. On en a testé. Il y avait de bons outils et d'autres qui n'allaient pas, trop pointus, trop coupant. On risquait d'abimer. On fait ses expériences. Les autres chantiers en ont profité. J'ai été dans d'autres fouilles aussi, mais j'ai préféré Arcy. Et puis après, comme j'habitais à côté, c'était plus simple. Et puis Pierre ! J'avais un but. Même avant qu'on se marie, on se retrouvait.

[>QUESTION]: Vous vous retrouviez seulement sur le site ?

[>TP]: On se voyait surtout à Arcy pendant les fouilles. Quand on a été plus avancés dans nos idées, on se retrouvait en dehors, à Avallon tout simplement ou à Paris. Et puis, il connaissait ma famille bien avant qu'on se marie. Il était venu à la maison manger la choucroute.

[>QUESTION]: Vous avez des souvenirs culinaires à Arcy ?

[>TP]: Oui. On avait des gens de partout dans le monde qui venaient. On a eu des Africains qui venaient du Sénégal et qui avaient voulu faire un plat de chez eux. En général, les gens qui venaient

faisaient des plats de chez eux. Il y avait des Asiatiques, des jaunes, des noirs, etc. Il y avait de tout. On leur demandait de nous faire un plat de chez eux. Et eux, ils avaient fait des boulettes de farine. Elles ont fini par se battre entre elles. C'était vraiment sans goût du tout. Il aurait fallu une sauce avec ou quelque chose. Sans ça, on a eu des bons plats. On a eu des Japonais, des Vietnamiens, etc. Les Japonais nous avaient fait des beignets excellents. Ils étaient gros comme ça. On n'a jamais pu avoir la recette, même le Patron n'a pas réussi. Il aurait bien aimé l'avoir, surtout qu'il avait vécu plusieurs années au Japon. On a essayé de les soudoyer, mais il n'y a rien eu à faire. Ils auraient pu donner la recette. On a eu des plats d'un peu partout dans le monde, mais c'est vrai que les boulettes...

[>QUESTION]: Jean Lorcin a beaucoup vanté les mérites de ses omelettes.

[>TP]: Ah oui, je ne sais plus. Je me souviens bien de lui ! Il est venu plusieurs fois à Arcy. Il est même venu avec sa femme qui a dû être horrifiée en tombant devant cette bande d'énergumènes. La pauvre. La première fois qu'elle est venue, elle s'est vraiment demandé où elle tombait. Elle est tombée au milieu de gens hurlant, un jour où tout le monde devait faire la fête. Elle est revenue quand même. Elle a eu le courage de revenir et après, ça a été.

[>QUESTION]: Il y avait des fêtes ?

[>TP]: Ah oui ! Et on fêtait la fête du Patron. Son anniversaire était le 25 août. On faisait toujours un repas un peu spécial pour son anniversaire. Il participait et cuisinait très bien. Le matin, il partait à la pêche le long de la Cure, se levait un peu plus tôt que les autres. Il revenait avec du poisson en général. On le séchait au-dessus du feu ou on le faisait cuire. Ça dépendait surtout de la taille des poissons. On le mangeait ensuite.

[>QUESTION]: Et ces fêtes, c'était une surprise à chaque fois pour Leroi-Gourhan ?

[>TP]: Il savait qu'il y avait ça et participait toujours à ce genre de choses. Il y avait toujours une surprise avec des gens que l'on invitait et qu'il n'attendait pas. On avait un Suisse qui est revenu à plusieurs reprises. C'était un ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Moi, je le connaissais bien parce que j'avais fouillé avec lui. On l'avait invité, mais en douce. Il y a eu aussi un médecin qui habitait Neuvy-Saint-Sépulchre. Je ne me souviens plus de son nom, mais je me souviens de l'endroit. Il est venu plusieurs fois aussi à Arcy, les premières fois. On l'a invité en douce grâce à Madame Leroi-Gourhan. On parlait avec elle à l'avance de ce qu'on pouvait faire. Elle connaissait les amis tandis que nous non. On faisait un repas.

[>QUESTION]: Et après ?

[>TP]: On discutait. On chantait. En général, c'était ça. Et ma fille Geneviève, qui habite maintenant à Clermont-Ferrand y a été. Elle est née le 30 juillet. La fête était le 25 août. On l'a donc emmenée à Arcy. On avait laissé le porte-bébé et le bébé dans la voiture. Je lui avais donné la tétée, car je la nourrissais au sein. D'ailleurs une année, il s'est trouvé qu'on était trois à avoir des enfants que nous nourrissions, toutes les trois assises sur un banc. Assises au pied de la Grotte de l'Hyène.

[>QUESTION]: Et tout en fouillant quand les petits dormaient ?

[>TP]: Ah oui, bien sûr ! Tout le monde savait s'il y avait un bébé dans une tente. Si on entendait crier, tout le monde prévenait en disant : « Oh dis donc ! Il y a ton mioche qui est en train de pleurer ! » Il n'y a pas eu que les miens. Il y en a eu d'autres.

[>QUESTION]: Votre fille a donc un peu grandi avec Arcy ?

[>TP]: Bernard est venu pas mal aussi, mais l'été ils allaient surtout chez mes parents. Ils ont été peu souvent aux fouilles. Ils étaient plus libres chez mes parents quand même, faut bien le dire. Et puis, sur le site, il n'y avait pas qu'un bébé à s'occuper en même temps que nous fouillions. Plus grands, ils allaient donc chez mes parents. Ils n'étaient plus très jeunes et voulaient bien prendre un enfant, mais pas un tout petit bébé, car il fallait le langer, le nourrir, etc. À partir de trois ans, ça allait, ils se débrouillaient avec.

[>QUESTION]: Les trois premières années, vous les emmeniez donc ?

[>TP]: On les a trainés avec nous. On les emmenait oui. On était plusieurs à faire ça. On se connaissait aussi avant de se marier et d'avoir des enfants.

[>QUESTION]: Vous vous connaissiez des Furtins peut-être ?

[>TP]: Non, moi je n'ai pas été aux Furtins, à Saint Romain oui, très peu, et puis Arcy.

[>QUESTION]: Et ces deux femmes dont vous me parliez, vous vous souvenez de leur nom ?

[>TP]: J'essaye de les retrouver... Il faudrait que je reprenne les vieux papiers. Arcy, ça a été jusqu'en 1964. Après, ils sont partis à Pincevent et on a perdu un peu le contact parce que le site était trop loin pour nous. Et j'avais les enfants en bas âge à l'époque. Il fallait que je m'en occupe un peu quand même, mais par contre, on était toujours en rapport avec le Patron. Quand on se retrouvait tout seul et que mes parents prenaient les enfants, on allait à Vermenton les voir. On a même été dans les derniers à aller le voir. Il n'avait plus tellement de visites les derniers temps.

[>QUESTION]: Quel est le souvenir le plus fort que vous gardez de Leroi-Gourhan ?

[>TP]: Quand on était à Arcy et qu'il chantait en russe. Souvent, le soir, quand on se retrouvait après dîner, tout le monde chantait. Et lui, il chantait en russe. Il avait une belle voix. Il chantait bien. Tout le monde écoutait.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez des anecdotes, des petites choses qui vous viendraient à l'esprit à propos d'Arcy ?

[>TP]: Quand je suis arrivée, il y avait une tradition : mettre les gens qui vous agaçaient dans la Cure. On avait une camarade entre autres, Claire Jacobson - une Américaine gentille comme tout, mais un peu collante, agaçante. Elle était tout le temps à mettre son nez partout. Elle disparaissait régulièrement dans la Cure. Elle avait compris, car un jour elle est arrivée en maillot de bain, mais personne ne l'a mise dans l'eau ! Par contre, quand elle a été se rhabiller, là elle est partie dans l'eau.

Une année, on était un petit groupe à arriver à Arcy avant les autres. Quand on allait laver les cailloux au bord de l'eau, on s'apercevait qu'il y avait des couleuvres vipérines. Ce n'est pas dangereux, mais quand vous tamisez un truc et que vous sortez le tamis avec la couleuvre dedans, en général, vous n'aimez pas trop ça. Moi, je n'aime pas les serpents, même si je le savais et que je ne m'affolais pas. J'ai eu un jour un camarade qui était debout dans l'eau en train de je ne sais pas quoi faire. Et tout un coup, on le voit qui blanchit. On lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? » — « J'ai un serpent autour du pied ». Pierre était à côté et lui a dit : « Appuie-toi sur moi et lève la jambe ». Il l'a levé tout doucement et la couleuvre est partie. Je le comprends très bien car je n'aurais pas aimé avoir la couleuvre autour du pied. Je regardais bien quand j'allais au bord de la Cure.

[>QUESTION]: Vous étiez vraiment dans la nature...

[>TP]: Oui, dans la nature, tout à fait. Au début, quand on avait besoin de s'isoler, il y avait un petit sentier. À droite allaient les garçons et à gauche les filles. On s'éloignait un peu du sentier bien sûr et on allait chacun de son côté. Il n'y avait rien d'autre. On avait une camarade qui ne pouvait pas si elle n'avait pas ce qu'il fallait. On savait une chose, c'est qu'il y avait des cabines au chalet des grottes, à l'entrée — un chalet où l'on pouvait boire et manger. Très rudimentaires et à l'extérieur, ces cabines étaient quand même couvertes d'une cahute et avaient un siège. Elle allait là. On la voyait partir et on se disait : « Tiens tiens ! » Ce n'était pas très discret.

[>QUESTION]: Les conditions du chantier ne posaient de problème à personne ?

[>TP]: En général non, mais quelques fois au début, un peu. On a eu une camarade, une très belle fille, qui est arrivée avec des vêtements coûteux et chics. Naturellement, tombant dans un truc comme Arcy, ça n'allait pas. Je me souviendrai toujours de son arrivée. Ses parents sont venus jusqu'au camp la déposer — quand même. Chics, biens. Ils ont regardé tout ça l'air de dire : « Où est-ce qu'elle tombe ? Mon Dieu ! » Ils ont quand même fait confiance au Professeur Leroi-Gourhan. Elle est restée et s'est finalement très bien habituée. Très vite, elle a compris qu'il valait mieux ranger ses beaux habits. Elle est partie faire des courses pour avoir quelque chose de plus pratique qu'une belle robe ou un beau corsage. Après, ses parents avaient compris qu'il fallait des choses beaucoup plus adaptées pour affronter toutes les fouilles.

On a eu de tout. On a eu des gens qui sont venus et partis deux jours après. On a aussi eu un couple qui retournait coucher à Arcy tous les jours parce qu'il leur fallait un lit, une vraie chambre. Et d'autres qui étaient très bien, certains qui n'avaient pas non plus l'habitude de camper, mais qui s'y faisaient très vite.

J'ai fouillé ailleurs et ça dépendait. Certaines fois on campait et d'autres fois, on était logés dans une maison. C'était pas mal. Je me rappelle des fouilles à Angles-sur-l'Anglin de celles qu'on appelait les demoiselles. Il y a là une gravure rupestre avec trois sexes féminins, mais il n'y a que ça, trois sexes féminins. C'est visible et net. Et nous avons trois demoiselles. Elles étaient gentilles comme tout, vraiment gentilles. Dorothy Garrod, Suzanne de Saint-Mathurin et mademoiselle Doise, la Belge. Elles étaient rigolotes au possible. J'y suis retourné plusieurs fois. C'était dans les années 1960 et un peu après, début des années 1970.

Pour Pincevent, même si c'était trop loin, on y est quand même allés une journée.

[>QUESTION]: Vous avez trouvé ça différent ?

[>TP]: Ce n'est pas pareil du tout. À Arcy, c'est arrivé que l'on soit une trentaine, mais seulement pendant une journée. C'est tout. On était plutôt une quinzaine. Là-bas à Pincevent, c'était quarante, cinquante personnes. Et nous on faisait la cuisine chacun notre tour. Eux, étant aussi nombreux, ils avaient une ou deux personnes qui faisaient la cuisine. Ce n'est pas pareil. C'était sympa aussi, mais ce n'était pas la même chose. Arcy, c'était plus familial. On était entre nous. Pour l'anniversaire du Patron, on pouvait éventuellement être une trentaine, mais dans ce cas, ce n'était plus une personne qui faisait la cuisine : tout le monde s'y mettait. Certains faisaient les courses, d'autres faisaient l'épluchage. Tout le monde s'y mettait pour que ce soit prêt, et bien prêt !

[>QUESTION]: Et vous les avez connues ces fêtes déguisées à Arcy ?

[>TP]: Oui, il y en a eu, mais pas beaucoup. Je m'en souviens d'une où ma sœur y était ; ma plus jeune sœur qui a treize ans de moins que moi était là. Elle avait une robe faite en toile à sac et des

coquillages que l'on avait cousus dessus. Elle devait avoir 15, 16 ans. Quelques fois, elle venait avec nous. Il y avait d'autres gens qui étaient plus ou moins déguisés, mais on n'en a pas fait beaucoup. C'était toujours pour l'anniversaire du Patron.

[>QUESTION]: Il y avait donc une grosse fête par campagne ?

[>TP]: Oui, c'est ça. Et puis moi, j'y allais avec mes enfants, petits. Les deux autres qui nourrissaient en même temps que moi leur bébé sont venus avec les enfants lorsqu'ils étaient plus grands. On voyait grandir la génération suivante. Je ne sais pas d'ailleurs si parmi eux certains ont fait des fouilles. Les miens non. Ça ne les a pas attirés du tout. Je sais que certains ont des enfants qui ont continué à faire des fouilles, mais pas les miens.

Ce qui est drôle, c'est que j'ai retrouvé Henri et Marie-Laure en Israël. Ils y fouillaient et ils se sont retrouvés avec moi là-bas. On a fouillé dans le nord et ensuite dans le sud tout à fait. Chez nous, quand on se promène, on voit quelques fois des panneaux « Attention, incendies, feu » dans les zones forestières. Ce qui m'avait beaucoup frappé là-bas, c'est qu'il y avait des panneaux avec un cobra d'Égypte : « Attention serpents ». Quand on est dans des zones de cailloux, de rochers, il faut faire attention. Le matin, quand on prenait la fouille, il y avait un ouvrier avec des grosses godasses qui faisait le tour. On fouillait des maisons anciennes et enterrées. Il fallait donc descendre avec une échelle pour y aller. Moi, j'ai fouillé beaucoup d'anciens dépotoirs qui avaient servi de trous à ordures par la suite avec des ossements, des cailloux, un tas de trucs. Il faisait donc le tour et une fois de temps, sur le tas de débris, il y avait un serpent mort qui avait été trouvé sur une fouille. Il valait mieux ne pas y aller comme ça. Aussi, ne jamais fouiller à mains nues. À Arcy, c'était souvent que l'on fouillait à mains nues. On grattait un peu. Là, non, parce qu'il y avait des scorpions. Il fallait toujours avoir un outil parce que quand on grattait, on pouvait d'un coup se retrouver face à un scorpion.

[>QUESTION]: Gratter mains nues, c'est-à-dire ?

[>TP]: Pour dégager un objet, un silex ou un os, on finissait en gratouillant un peu. On pouvait le faire.

[>QUESTION]: Qui vous a vraiment transmis les méthodes de fouille ? Le Père Hours ?

[>TP]: C'est le Patron vraiment. L'Ours (comme on l'appelait) et Brézillon étaient dans les premiers quand je suis arrivée à Arcy. On y était à peu près à la même époque. Henri était là avant, dès le départ. Je pense qu'il avait dû fouiller à Saint Romain. Quand le chantier a changé, il l'a donc suivi pendant quelques années.

Tous ces gens-là sont partis maintenant. De ceux que j'ai connus en arrivant à Arcy, je me demande si je ne suis pas la seule à rester. Mon mari est mort il y a vingt-neuf ans. Après Brézillon, l'Hours, le Patron, tous ces gens-là sont partis. Il reste encore Francine David. Francine est arrivée après. Pendant les fouilles d'Arcy, elle n'a pas été du début tout à fait, mais on a été ensemble quand même. Elle s'est occupée de l'intendance. Au début, c'était Pierre et ensuite je m'en suis occupée avec lui, et puis après ça a été Francine qui s'en est occupée. On a été ensemble à la fin. On se voit une fois de temps en temps, l'été en général. Comme elle va à Pincevent, elle vient chez Michel (Girard) et moi je vais chez Michel. Je viens du sud, elle vient du nord et on se retrouve au milieu. On se revoit toujours. Elle est un petit peu plus jeune que moi.

Il y en a plus tellement qui survivent. Les années passent. Et puis il y a ceux qui ne sont venus que

quelques années. J'ai gardé de bons souvenirs, un certain nombre d'amis encore, ceux qui survivent. On se revoit régulièrement. C'était une bonne période de ma vie. En général, on se revoit lors d'une réunion. On se retrouve entre anciens là où habite Michel. Quelques fois c'est ici. On est plus très nombreux, c'est tout. Des premiers, il en reste plus tellement. Au début, j'y étais entièrement et Pierre aussi, mais après, on a eu des enfants...